

Note introductive

DÈS SA création au XIX^e siècle, l'histoire littéraire nationale a privilégié une perspective ségrégationniste sur la littérature. Sa mission, souvent assumée de manière explicite, a été la légitimation et l'autonomisation d'un corpus littéraire national, soigneusement séparé des autres corpus et capable de représenter en langue vernaculaire la totalité des hypostases de la littérature. Ce que Jean-Marie Schaeffer appelait « la déferlante des conceptions *bolistiques* des 'littératures nationales' »¹ désignait l'agglomération d'une myriade des monades littéraires fondées sur le particularisme radical des réalités nationales, sur leur « génie » incommensurable à toute réalité externe à la nation. Les conséquences de ce projet ont marqué à la fois la perception de la littérature et l'architecture des études littéraires. Car l'établissement de l'histoire littéraire nationale impliquait d'emblée l'« oubli » des continuités qui ancrèrent la littérature moderne dans la culture classique. Il impliquait aussi l'exclusion de toute forme d'hybridité, linguistique ou littéraire, tout comme il entraînait la marginalisation des corpus littéraires en langue minoritaire ou des productions littéraires au-delà des frontières nationales. Enfin, du point de vue de l'étendue, il effaçait la complexité et la quantité du littéraire, ignorant volontairement les traductions, les emprunts et les adaptations, et en général la littérature de consommation, trop peu locales pour être admises dans le canon représentatif des valeurs nationales. Contre cette politique d'exclusion, on a vu s'ériger, depuis une vingtaine d'années, un nouvel comparatisme, ainsi que la sociologie du champ international, qui ont essayé, avec des méthodes et des approches parfois convergentes, d'assurer la « dénationalisation » de l'histoire littéraire.² Principalement, on a restitué la circulation internationale des valeurs littéraires, les rapports externes qui déterminent la constitution du corpus national, et dans une perspective « interne », on a montré le manque d'homogénéité de la littérature nationale. Marginalement, le retour intermittent de la philologie tout au long du XX^e siècle compensait de manière plus subtile le même déficit de l'histoire littéraire nationale par la mise en évidence des continuités, parfois souterraines, des valeurs littéraires.

La traduction de l'histoire littéraire nationale – le thème de ce dossier – est à la fois moins ambitieuse et plus complexe que sa « dénationalisation ». Si par « traduction » on comprend la totalité des projets qui visent de manière explicite ou implicite d'établir des équivalences du discours de l'histoire littéraire nationale, on découvre une gamme aussi étendue qu'hétéroclite. Depuis *Acta Comparationis Litteraria Universalis*, la première publication qui accueille dans ses pages un grand nombre de littératures « mineures », jusqu'au projet de Paul Valéry de fédération des littératures nationales à Paris, de maintes tentatives d'illustrer les grands récits nationaux dans les langues de circulation, jusqu'aux

manuels « pour les étrangers » qui assurent le domaine d'une culture nationale en dehors de ses frontières, s'étend un vaste terrain aux formes multiples, qui diffèrent par le public envisagé, par le régime d'usage, par les moyens mis au service de l'exportation historiographique ou tout simplement par ce qu'on inclut dans la sphère de la « traduction ». Car elle ne désigne pas dans ce contexte seulement une opération de transfert des histoires littéraires, des synthèses ou des anthologies dans une autre langue. À part la translation proprement-dite des concepts et des notions, elle comprend également l'équivalence des narrations et des mythologies nationales, la mise en rapport des imaginaires historiques, la recherche des valeurs communes ou des exceptions qui se dégagent sur l'arrière-fond des valeurs communes, ainsi que le choix des objets et des faits historiques en fonction de leur convertibilité ou de leur représentativité. Même diversité en ce qui concerne ses objectives. On peut dire, de manière générale, que l'enjeu d'une traduction est de sortir du cadre national de la pensée et de la diffusion de l'histoire littéraire, d'assurer la circulation de ses valeurs ou leur homologation dans des espaces internationaux. Mais derrière cette formule totalisatrice, il y a des nuances importantes. Parfois, comme on peut bien l'anticiper, ces projets participent à une critique des limites de l'histoire littéraire nationale. Aussi, le dossier thématique s'ouvre-t-il avec l'article de Patrick Suter, *Conditions pour une histoire multipolaire des littératures de langue française*, qui mène une enquête sur la transgression des frontières dans le domaine de la francophonie et sur l'adaptation nécessaire des méthodes et des perspectives des histoires littéraires par rapport à ces réalités complexes. Néanmoins, il n'est pas toujours question d'une « dénationalisation » dans la traduction de l'histoire littéraire. C'est ce que Ariane Eissen montre dans son étude, *Une histoire littéraire à destination de l'étranger : le cas de l'Albanie communiste*, en analysant les programmes de traductions soutenus par le régime totalitaire : ces textes voués à promouvoir la culture nationale à l'étranger, principalement des anthologies et des histoires littéraires, ne faisaient en effet que perpétuer la mythologie de la littérature nationale sur une scène internationale.

Ce qu'on propose est donc une réflexion sur un phénomène pluriel et souvent contradictoire. Il convient à la traduction des représentations historiographiques, multiple dans ses réalisations, ainsi que dans ses objectifs et ses instruments, d'être approchée par une démarche stratifiée, afin de rendre compte de la diversité des aspects littéraires auxquels elle touche. À ce titre, il faut distinguer au moins trois catégories d'interrogations suscitées par le problème de l'exportation en histoire littéraire. La traduction peut être pensée en rapport avec la temporalité d'une culture et de l'entrecroisement avec la grande histoire ; avec les institutions et les cadres qui l'accueillent ou le stimulent ; avec sa matière et son emprise sur les réalités nationales.

1. *Les occasions*. Dans quelles conditions décide-t-on de traduire une histoire littéraire nationale ? Avant même d'en évaluer les concepts ou le contenu, il faut réfléchir sur le moment de son émergence. Car par rapport à son projet nationaliste, la politique des équivalences dans le domaine historiographique représente une exception encadrée par des facteurs favorisants. La guerre, la migration, le déplacement forcé des gens et des institutions, l'orientation politique des études littéraires ou la coopération culturelle régionale conditionnée par un contexte historique particulier peuvent justifier l'intérêt pour la redéfinition transnationale ou internationale d'une histoire nationale.

On sait combien le regard comparatiste a « bénéficié », par ricochet, de la nazification de la société allemande au début des années '30 et de l'exil des philologues juifs en Turquie ou aux États-Unis. Tout comme on doit remarquer la circulation intense des histoires littéraires nationales dans les pays de l'Europe centrale et de l'Est – évoqué par plusieurs articles de ce dossier thématique – déterminée par leur appartenance, pour quatre décennies, au même espace politique. La traduction des histoires littéraires relève souvent d'une stratégie opportuniste, étroitement liée à la temporalité événementielle d'une société ou d'un espace culturel. On y assiste à l'irruption de l'histoire, soit pour dissoudre l'attachement par rapport à l'espace familier de la nation, soit pour créer des passerelles nouvelles entre les cultures.

2. *Les acteurs.* À envisager les institutions engagées dans les opérations d'exportation des narrations historiographiques, on constate forcément leur diversité : du ministère des Affaires étrangères ou l'institut culturel qui décide de la représentation nationale par l'intermédiaire d'un récit historique ou d'une anthologie littéraire, à l'université qui réclame la rédaction d'un manuel pour enseigner l'histoire littéraire d'une petite littérature prévue dans le cursus des études, jusqu'à l'association professionnelle qui soutient la réalisation de plusieurs histoires nationales. On ne peut pas faire économie d'un questionnement concernant l'autorité qui prend l'initiative de la translation, car assurer la circulation transfrontalière des histoires littéraires nationales est un geste qui requiert souvent une mobilisation institutionnelle. Il faut en plus distinguer entre plusieurs degrés de décentrement de la perspective portée sur l'histoire littéraire, en fonction de l'institution dont émane la traduction et de son éloignement (symbolique ou géographique) par rapport à la nation. Ce n'est pas pareil d'élaborer la traduction dans son pays, comme promotion de sa littérature, dans les départements des littératures étrangères ou dans les grands centres culturels. Dans son article, *La (re)construction des valeurs littéraires dans un univers périphérique. Perspectives polonaises sur l'histoire littéraire roumaine*, Kazimierz Jurczak analyse deux histoires polonaises de la littérature roumaine pour montrer la multitude des facteurs institutionnels qui entrent en jeu, liés à l'époque, au caractère didactique de l'ouvrage, ainsi qu'à l'idéologie qui domine les échanges culturels entre les deux nations est-européennes. Il relève de la même sphère d'investigation un questionnement concernant la « plateforme » prête à accueillir l'illustration des valeurs nationales. En quelle « langue » traduit-on les réalités locales ? Et dans quel cadre peut-on les exposer ?

3. *Les réalités.* Cette réflexion sur la traduction engage aussi une discussion sur la matière de la littérature nationale, qui est reprise en vue d'une transmission transfrontalière. Traduire c'est sélectionner. L'article de Gaia Seminara, *Re-defining the Literary Fact: The Example of Bohumil Hrabal* met en évidence le rapport entre la richesse des réalités littéraires, leur ambivalence et leur pluralité, d'une part, et le caractère partiel, incomplet et homogénéisant de la traduction, de l'autre. En ce sens, l'actualisation de la notion de « fait littéraire », lancée par M. Eichenbaum, rend compte de la densité des réalités littéraires et de leur résistance par rapport à toute tentative de transfert en dehors des frontières nationales. C'est ce qu'on voit dans l'étude de Angela Tarantino (*Scrivere l'identità. I racconti di guerra di Liviu Rebreanu*), qui s'apprête à restituer la diversification des enjeux identitaires en guise de préface à une traduction en italien des proses de jeunesse

de Liviu Rebreanu. Dans le même cadre de réflexion, la démonstration de Constantin Bărbulescu, *Mihail Kogălniceanu. La terre des boyards et la terre des paysans. Depuis la vision conservatrice vers la vision libérale* met en évidence les dimensions contradictoires de la « question paysanne » dans la littérature et dans l'action politique de Mihail Kogălniceanu, un des personnages centraux de la « renaissance roumaine » au XIX^e siècle. En effet, la translation mobilise une interrogation plus ample sur la composition de l'histoire littéraire nationale et sur son contact avec la complexité et l'épaisseur du réel. Car dans le domaine littéraire, le discours historiographique est le terrain sur lequel la série des « faits littéraires » s'articule avec les séries multiples des faits d'histoire culturelle et individuelle. Et c'est pour rappeler l'engagement marqué des histoires littéraires nationales dans la vie que la synthèse ample de Antonio Patraș et Roxana Patraș, *Theory in the Flesh of Practice: Anecdote and Portraits in the Histories of Romanian Literature*, propose une perspective sur cet autre versant de l'histoire littéraire, qui se constitue à travers les éphémérides et la prolifération des micro-détails biographiques.

*

Ce dossier thématique représente une sélection des conférences plénières et des communications présentées dans le cadre de la première édition du Congrès international d'histoire littéraire, organisé à Cluj-Napoca, par la Faculté des Lettres de l'Université Babeș-Bolyai et par l'Institut de Linguistique et d'Histoire Littéraire « Sextil Pușcariu » de l'Académie Roumaine, entre le 10 et le 12 mai 2018. Les travaux du Congrès se sont déroulés sous le titre « Valeurs locales convertibles : enjeux internationaux de l'histoire littéraire nationale » et ont essayé de réunir dans un seul espace de débat la multitude des hypostases qui caractérisent les ambitions internationales et transfrontalières de l'histoire nationale. En emblème de cet effort de penser la traduction dans un domaine qui s'y refuse, on a mis en avant le projet intellectuel de D. Popovici (1902-1952), professeur de la Faculté d'Histoire et de Philosophie de Cluj entre 1936 et 1952, dont l'aspiration d'écrire une histoire littéraire nationale en langue étrangère reste toujours un sujet riche en suggestions et en problèmes. Réalisées dans le contexte de la dislocation de l'Université à Sibiu pendant la Seconde Guerre mondiale, ses études étaient le résultat d'une série d'expériences de l'entre-deux-guerres, qui impliquaient le nouveau positivisme dans l'histoire littéraire, mais aussi les premières formes disciplinaires du comparatisme européen. En se délimitant du modèle de l'histoire littéraire nationale en tant que vaste construction fermée autour d'une particularité ethnique non-communicable, les synthèses de D. Popovici proposaient une représentation convertible en catégories et valeurs occidentales des faits littéraires autochtones. Deux articles, celui de Călin Teuțișan, *D. Popovici's Eclectic Method, between Biographical Historiography and Critical Didacticism* et celui de Adrian Tudurachi, *Éthique du comparatisme à l'Est. Le comparatisme positiviste de l'école française et la nouvelle histoire littéraire nationale entre les deux guerres*, sont dédiés à l'œuvre et aux circonstances qui ont permis ce projet. Ce qui ressortit de cet exemple privilégié est un questionnement sur la signification de l'acte de traduction de l'histoire littéraire. Profondément ancré dans l'horizon de représentations de son époque, le projet de Popovici, malgré ses aspirations internationales, continue à illustrer l'agen-

da d'une histoire centrée exclusivement sur les valeurs françaises et sur leur imitation. C'est un aveuglement par rapport aux pouvoirs de la « traduction », qui manque l'ouverture de ce que Edward Saïd appelait la critique « séculière », libérée de tout récit de filiation, qu'il soit national, classique ou continental. Loin de trancher un positionnement en faveur ou contre l'histoire littéraire nationale, loin aussi d'en représenter un modèle d'émancipation, le projet de Popovici ne fait que susciter de nouvelles interrogations. Exporter n'est pas toujours se situer du côté bon, tout comme le national ne représente pas toujours le côté mauvais. Simplement « traduire » l'histoire littéraire ne veut rien dire : il ne s'agit que de l'exposition plus complexe, sur un nouveau terrain, des enjeux de la littérature nationale.

ADRIAN TUDURACHI

Notes

1. Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi les études littéraires*, Paris, Thierry Marchaisse, 2011, p. 22.
2. Gisèle Sapiro, *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, « Culture et société », 2008.